

Cinq meurtres pour une double vie

20 JUIN 1996

NOUVEL OBSERVATEUR

PAR EMMANUEL CARRÈRE*

Faux médecin, faux chercheur à l'OMS, Jean-Claude Romand était un vrai bon père de famille, aimant et protecteur. Qui préféra massacrer les siens pour leur épargner l'horrible vérité : toute son existence n'était qu'une suite d'échecs et d'impostures. Il comparait devant les assises de l'Ain

Le lundi 10 janvier 1993, à l'aube, les pompiers vinrent éteindre un incendie dans une maison de Prévessin-Moëns, petit village de l'Ain proche de la frontière suisse. Ils y trouvèrent les corps partiellement carbonisés d'une femme et de deux enfants, et un homme grièvement brûlé qu'on transporta à l'hôpital dans un état critique.

La thèse de l'accident ne tint pas plus de quelques heures. La femme avait été assommée, les enfants abattus au fusil, et leur mort remontait à presque deux jours. Quant à l'homme, le docteur Jean-Claude Romand, il avait essayé de s'empoisonner avec des barbituriques. Un cousin se rendit chez ses parents, qui habitaient à 60 kilomètres de là, dans le Jura, pour leur annoncer l'affreuse nouvelle : il les trouva aussi abattus au fusil. Enfin, une femme qui avait été la maîtresse de Romand raconta qu'elle avait passé la soirée du samedi avec lui, à Paris, et qu'il lui avait paru bizarre, tellement bizarre que l'idée lui était venue qu'il allait la tuer ; mais elle avait fait face et il s'était calmé, avant de la quitter et de reprendre la route.

On reconstitua sans peine le week-end tragique : meurtre de la femme et des enfants le samedi matin ; meurtre des parents l'après-midi ; le soir, voyage éclair à Paris ; retour à Prévessin dans la nuit, puis vingt-quatre heures de blanc avant de s'empoisonner et de déclencher l'incendie où tout le monde devait disparaître.

Un forcené, comme on dit. Et, comme souvent avec les forcenés, rien de ce qu'on savait de lui ne cadrait avec ce quintuple crime. C'était un homme de 39 ans, paraissant un peu plus ; calme, posé, cultivé ; un médecin spécialiste de l'artériosclérose, travaillant comme chercheur pour l'Organisation mondiale de la Santé, à Genève ; un père de famille attentif qui, au dire de tous leurs amis, formait avec sa femme un couple stable et harmonieux.

Dans les jours qui suivirent, il y eut deux surprises. D'abord, Romand ne mourut pas. Il se remit de son empoisonnement et de ses brûlures. Bientôt on put l'interroger. Ensuite on découvrit qu'il n'était pas chercheur à l'OMS, que personne dans cette organisation n'avait entendu parler de lui, qu'il n'était même pas médecin. Personne dans son entourage n'avait jamais soupçonné une imposture dont il fallut bientôt admettre, avec stu-



peur, qu'elle durait depuis dix-huit ans. Il était normal qu'il ne soigne pas de patients puisqu'il faisait de la recherche, normal qu'on ne puisse le joindre à son bureau genevois puisqu'il se déplaçait beaucoup, et, depuis quelques années, il avait un téléphone portable - c'était plus commode. D'autre part, il suffisait à un professionnel de parler avec lui pour s'assurer de ses compétences, très techniques, très pointues : il était au courant des plus récents développements de la recherche dans son domaine.

Or tout cela était faux. Une façade. Mais alors, qu'y avait-il derrière cette façade ? D'où tirait-il l'argent qui lui avait permis, année après année, de mener et de faire mener à sa famille la vie confortable correspondant au statut social, aux revenus qu'il prétendait être les siens ?

S'il n'était pas médecin, qu'était-il ? Au début de l'enquête, les journaux s'en donnèrent à cœur joie, parlant d'espionnage, de trafic de devises, d'une vaste escroquerie internationale ; on s'aperçut vite que ces pistes ne menaient nulle part. Romand avait bien mené une double vie, mais la partie ca-

chée de cette vie semblait s'être déroulée sans complices ni témoins et n'avoir visé à rien d'autre qu'accréditer, au jour le jour, la version officielle. Il déployait à passer pour ce qu'il prétendait être la somme exacte de travail et d'énergie qu'il lui aurait fallu pour l'être vraiment.

Avant de mettre le feu, il avait griffonné au dos d'une enveloppe un mot assez confus que les gendarmes retrouvèrent dans sa voiture. Il y était question d'une « injustice », d'un « banal accident » qui peuvent « conduire un homme à la folie ». On ne sait trop à quelle injustice précise il se référait, mais le banal accident a eu lieu en septembre 1975 - c'était une fracture du poignet - et c'est à cette occasion que la vie de Jean-Claude Romand, à l'insu de tous, a bifurqué et commencé à suivre simultanément deux chemins qui ne se sont rejoints que dix-huit ans plus tard, dans le sang et les flammes.

Il a 20 ans, donc, il est en deuxième année de médecine à Lyon. Que dire de sa vie jusque-là ? Fils unique d'un couple de forestiers du Jura, il a grandi près de la nature, un peu solitaire peut-être